

17^{ème} Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 13.09.2012

“Le quatrième degré de l’humilité consiste en ceci : dans la pratique même de l’obéissance, face à des situations dures et contrariantes, voire face à toutes sortes d’injustices, la conscience embrasse silencieusement la patience, et les supportant, elle ne se décourage ni ne recule.” (RB 7,35-36).

Ce degré d'humilité est essentiellement celui dans lequel la suite et l'imitation du Seigneur nous conduisent à la confrontation avec sa passion et sa mort. C'est le degré de la patience, de la capacité à porter et à souffrir ce qui est pesant et contrariant, pour rester fidèle à quelque chose de plus important que notre bien-être. C'est un degré d'humilité crucial, mais qui doit être compris de manière juste, parce qu'il y a toujours le risque de se leurrer, de le gravir en renonçant à notre liberté, à notre joie, dans la complaisance du victimisme, qui en fait est une forme grave de l'orgueil.

Notons tout d'abord que pour saint Benoît le sujet de ce passage crucial est la conscience : “face à des situations dures et contrariantes, voire face à toutes sortes d’injustices, la conscience embrasse silencieusement la patience”. La conscience est en nous le sujet conscient de ce que nous vivons. La conscience est un sujet libre. Il ne s'agit pas de subir les contradictions et les difficultés comme une mule qui se laisse charger sans comprendre ce qui se passe. La conscience est en nous le sujet conscient de ce qui lui est demandé et capable de consentir ou de refuser, et capable surtout d'aimer. La phrase essentielle de ce degré de l'humilité est une magnifique synthèse : “*tacite conscientia patientiam amplectatur* – la conscience embrasse silencieusement la patience” (RB 7,35).

Il ne s'agit pas de ce que subit un esclave, ni de la façon dont un esclave subit ce qui lui est imposé. Ces paroles de saint Benoît décrivent au contraire un embrassement conscient et libre, un acte d'amour qui renonce aux plaintes et au murmure pour s'assumer et porter l'adversité en regardant au-delà de l'adversité elle-même. Dans cette phrase il y a comme l'élan d'un amoureux, ou mieux, la ferveur d'un amour maternel qui supporte tout pour son enfant. Le “porter” et le “pâtir” de la patience n'est pas présenté comme l'attitude passive et victimiste de celui qui se laisse charger, précisément comme un esclave ou une mule, mais comme un embrassement, une étreinte d'amant qui supporte tout pour la personne aimée, comme si l'amour passait à travers l'opacité de l'épreuve, de la fatigue et de l'adversité, pour rejoindre, par la conscience, celui qu'on aime.

Saint Benoît sait que dans la vie, surtout dans la vie communautaire, dans les relations avec les frères ou sœurs et avec les supérieurs, l'expérience de l'épreuve et de l'adversité est inévitable tôt ou tard. Avec ce degré d'humilité il nous prépare à vivre la patience dans l'adversité comme une possibilité de plénitude. Une plénitude paradoxale, qui pour le monde est folie et scandale, mais qui est liée directement au mystère pascal, à la mort et à la résurrection du Christ.

Le Christ, par amour du Père et par amour de l'homme, a embrassé silencieusement la patience de la Croix, et dans cette obéissance son amour a vaincu la mort et la haine.

Cette victoire, Jésus la transmet à ses disciples, et tous les martyrs et saints, également les nombreux "saints" non canonisés qui ont vécu ou vivent dans nos communautés, nous témoignent que, quand la patience est embrassé par amour, rien n'est jamais une mortification de la personne, mais c'est la source d'une positivité que rien ne peut nous enlever.

Saint Benoît nous demande alors de travailler à l'amour avec lequel nous affrontons les adversités de la vie et des personnes. Citant saint Paul, ce géant de la patience embrassée par amour du Christ dans toutes les adversités, il nous rappelle que si cet embrassement est possible en nous, ce n'est pas par notre mérite, mais parce que le Christ a le premier embrassé la Croix pour nous aimer : "Et pour nous montrer que le serviteur fidèle doit tout supporter pour le Seigneur, même les adversités, l'Écriture dit au nom de ceux qui souffrent : 'C'est pour toi que nous sommes livrés à la mort durant le jour ; nous sommes considérés comme des brebis de boucherie.' (Ps 43,22 ; Rm 8,36). Et ceux qu'anime l'espoir assuré de la récompense divine ajoutent avec joie : 'Mais en toutes ces épreuves, nous remportons la victoire, grâce à Celui qui nous a aimés.' (Rm 8,37)" (RB 7,38-39)

Le victimisme qui écrase et abîme les personnes est vaincu quand la conscience réveille en elle-même l'échange d'amour avec le Christ, qui transforme toute expérience en étreinte avec Lui, en possession de Lui, qui est le plus grand trésor de la vie. Pie XII, accueillant en 1948 un groupe d'enfants mutilés de guerre et soignés par le bienheureux Don Gnocchi, a dit une phrase qui me semble résumer ce degré d'humilité : "Rien ne manque à qui possède Jésus Christ. Et rien ne nous rend plus capables de cette possession que les souffrances et les maux de chaque jour." (11.7.48)

Bien sûr, dire une telle chose est folie, la folie de la Croix, la folie de l'Évangile. C'est en pratique avec ce degré d'humilité que saint Benoît nous amène à suivre Jésus dans le Sermon sur la montagne. Le fait d'aller au-delà des calculs et des logiques du monde n'a de sens que pour le Christ et si la plénitude de la vie est la charité qui "excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout" (1 Corinthiens 13,7).

Saint Benoît cite justement le Sermon sur la montagne à la fin du quatrième degré d'humilité : "Ainsi, par la patience dans les adversités et les injustices, les humbles pratiquent le précepte du Seigneur : si on les frappe sur une joue, ils tendent l'autre ; si on leur ôte leur tunique, ils abandonnent aussi leur manteau ; si on les contraint de faire un mille, ils en font deux ; avec l'Apôtre Paul ils supportent les faux frères, et ils bénissent ceux qui les maudissent." (RB 7,42-43 ; Mt 5,39-41 ; 2 Co 11,26 ; 1 Co 4,12).

La patience est le secret de la charité parfaite, de la charité qu'on ne prétend pas posséder, mais qu'on attend de Dieu en silence, tout en acceptant de ne pas se soustraire, de ne pas fuir ce qui nous pèse et nous est désagréable. La patience est aussi une relation avec le temps, une conception du temps de notre vie, qui espère et attend de Dieu la grâce de tout porter avec l'amour et la fécondité d'une mère portant un enfant dans son sein pour lui donner le jour avec joie et gratitude.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist